

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 32 (2002)
Heft: 12

Artikel: Alain Delon : "Au fond, je suis resté un enfant"
Autor: Prélaz, Catherine / Delon, Alain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

■ S'il nous manque au cinéma, auquel il a fait ses adieux, il reste à tous les admirateurs de cet immense acteur le petit écran pour le retrouver. Alain Delon tournera beaucoup l'an prochain. C'est ce qu'il nous a annoncé, entre autres confidences.

Alain Delon

«Au fond, je suis resté un enfant»

C'est avec lui que nous souhaitons inaugurer la nouvelle formule de *Générations*. Il donna son accord de principe. Dans les jours qui suivirent, l'annonce de sa séparation avec Rosalie, la mère de ses deux enfants, envahit la une des journaux. L'homme, blessé, se fit discret, ne réapparaissant que pour annoncer de prochains tournages. Il balaya de nombreuses sollicitations, refusa de se livrer en confession. Cependant, par amitié pour nous, Alain Delon tint parole. Rendez-vous fut pris, par un jour gris et venteux d'automne, dans l'arrière-salle discrète d'une *trattoria* parisienne.

Au rendez-vous, l'acteur arrive fébrile, comme pris par cette agitation de la ville qu'il ne supporte plus. Tout en croquant des *gris-sini* en abondance, comme d'autres allument

cigarette sur cigarette, il parle de ses projets, de ses souvenirs, de la gloire et du bonheur, de ses enfants et de sa solitude, du temps qui passe, de ce qu'il nous prend et de ce qu'il nous laisse. L'entretien prend peu à peu le ton de la confidence, Delon s'effaçant pour laisser s'exprimer Alain. La star n'est plus en représentation, mais en confiance. Il nous reste à l'écouter.

— Après *Fabio Montale*, quand vous reverra-t-on sur le petit écran ?

— J'ai signé un contrat avec France Télévision pour une nouvelle série intitulée *Franck Riva*. Le tournage débutera en février prochain.

Cette série sera un peu dans l'esprit de *Fabio Montale*, j'y interpréterai un flic parisien d'origine italienne. Comme il s'agit d'un scénario original, nous aurons toute liberté de tourner autant d'épisodes que nous le souhaitons, trois dans un premier temps.

— Qu'en est-il d'un autre projet, l'adaptation pour la télévision du célèbre roman de Kessel, *Le Lion* ?

— C'est un projet dont je me réjouis beaucoup, *Le Lion* faisant partie des pages les plus émouvantes de la littérature française contemporaine. Je le tournerai en juillet et août l'année prochaine, en Afrique du Sud et au Kenya, avec

«Je préfère vivre avec mes souvenirs»

Cinéma suisse

Agence Angeli



Starface

ma fille Anouchka dans le rôle principal. Il s'agit de l'histoire magnifique d'une petite fille élevée dans la réserve africaine de son père, et qui se prend d'affection pour un lion.

«Delon m'a dépassé, je ne m'appartiens plus»

– Le petit écran vous donne-t-il des possibilités, une liberté que vous ne trouvez plus au cinéma ?

– J'avais annoncé, il y a quatre ans, que je ne ferais plus de cinéma. Personne ne m'a cru, mais je m'y suis tenu. Je n'aime plus le cinéma actuel. J'ai eu tellement de chance dans ma carrière, j'ai travaillé avec des personnes tellement exceptionnelles que je préfère vivre avec mes souvenirs. Je suis rempli de tous ces films que j'ai tournés, et je n'ai pas du tout envie de faire n'importe quoi avec n'importe qui. Tous mes pères, tous mes maîtres sont partis et ils n'ont pas été remplacés. J'ai vécu une époque magique du cinéma, à la fin des années cinquante, puis dans les années soixante, avec mes amis Jean Gabin, Yves Montand, Simone Signoret, Lino Ventura...

– Certains réalisateurs actuels pourraient-ils tout de même vous faire changer d'avis ?

– Si Spielberg, Polanski, Luc Besson ou Bertrand Blier me proposaient un film, j'y réfléchirais... mais pas longtemps ! Je dirais oui ! Comme j'aurais déjà dit oui à Polanski s'il m'avait proposé *Le Pianiste*, un film grandiose. Mais il n'y a sans doute même pas pensé.

Quant à adapter *Fabio Montale* ou *Le Lion* au cinéma, c'est financièrement impensable, excepté peut-être pour les Américains. Aujourd'hui, il est de plus en plus difficile de renta-

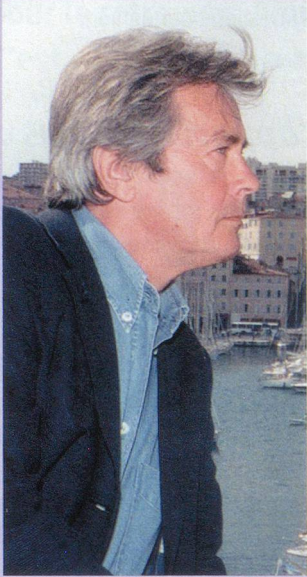


TSR



TF1 / Maestracci Dominique

Mes préférences



Une couleur	Le bleu
Une fleur	La tubéreuse
Un parfum	L'odeur de la tubéreuse
Un paysage	La chaîne des Alpes, survolée en hélicoptère
Un pays	La France, l'Italie
Une personnalité	Le Christ, Bonaparte
Un réalisateur	René Clément, Luchino Visconti
Un film	<i>La Grande Illusion</i> , <i>Citizen Kane</i>
Un livre	<i>Martin Eden</i> , de Jack London
Un musicien	Giuseppe Verdi
Un animal	Le loup
Une qualité humaine	La modestie

Agence Angeli

biliser un film. J'ai fait carrière dans un cinéma français dont les films étaient diffusés dans le monde entier, en Amérique du Sud, en Russie, en Chine, au Japon, en Corée. Aujourd'hui, il faut les amortir entre la France, la Suisse et la Belgique!

– Mais il y a sans doute tout un public qui rêverait de retrouver une certaine magie du cinéma...

– Il est comme moi, ce public, il vieillit comme moi. Ce sont sans doute des nostalgiques. Souvent, on me demande pourquoi j'ai pris la décision de renoncer au cinéma. C'est mon choix de vie. J'estime qu'en quarante-cinq ans de carrière, j'ai donné tout ce que je pouvais donner. En revanche, la télévision me permet de faire ce qui n'est plus possible au cinéma.

On tourne comme au cinéma. De plus, les téléspectateurs sont de mieux en mieux équipés, souvent avec des téléviseurs grand écran. Enfin, vous touchez un maximum de public. Le premier épisode de la série *Fabio Montale* avait réuni 12,5 millions de téléspectateurs. Un record! De toute ma carrière, pas un seul de mes films n'a été vu par 12 millions de personnes! Ma vie d'acteur, c'est entre «moteur» et «coupez». Que ce soit pour le cinéma ou la télévision, une caméra est une caméra.

– On connaît vos réalisateurs fétiches: Visconti, Clément, Losey, Melville. Etes-vous un grand acteur grâce à eux?

– J'ai toujours été beaucoup plus attaché aux rapports humains qu'au sujet d'un film. Avec un grand metteur en scène, on s'attaque toujours à un grand sujet! Quand un Losey tourne *Monsieur Klein*, il ne fait pas *Love Story*. Le cinéma, c'est comme la grande musique. Ce qui fait la différence, c'est le maestro. Un orchestre peut jouer tout seul, mais il joue mieux avec un chef. René Clément, c'était mon Karajan. Il était mon chef d'orchestre et me dirigeait comme son premier violon.

– Il y a quatre ans, le public découvrait un autre Delon, au théâtre. Quel souvenir gardez-vous de cette expérience?

– C'est un souvenir fabuleux. Je n'avais plus fait de théâtre depuis près de trente ans. J'ai trouvé avec *Variations énigmatiques*, de Eric-Emmanuel Schmitt, une pièce sur mesure, écrite pour moi, et je l'ai jouée deux cents fois. A Genève, elle m'a aussi apporté le bonheur de pouvoir enfin jouer dans ma ville d'adoption, de pouvoir offrir quelque chose de moi à celles et ceux qui avaient su m'accueillir avec discrétion. L'émotion, la drôlerie, le drame, la déchirure, il y avait tout dans ce rôle de Znorko. Je ne pense pas que je pourrai

«Bonheur et succès ne vont pas ensemble»

retrouver une telle pièce. De plus, je suis vraiment un enfant du cinéma. Si je remonte sur les

planches, ce sera dans ce rôle, pour quelques représentations exceptionnelles, parce que j'en aurai envie et que Znorko ne peut que se bonifier encore avec le temps.

– A quel moment l'enfant du cinéma s'est-il dit: «Je suis un acteur, ma vie c'est ça»?

– Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était en septembre 1957, le premier jour de



TSR



Diapress

tournage de mon premier film, *Quand la femme s'en mêle...* Je me suis immédiatement senti comme un poisson dans l'eau. Je revenais de l'armée, j'avais accepté ce film comme ça, pour voir, sans aucune formation, en dilettante. J'ai su aussitôt que ce serait ma vie. Mais je l'ignorais encore la veille! Yves Allégret m'avait seulement conseillé: «Sois ce que tu es, marche comme tu marches, bouge comme tu bouges, parle comme tu parles. Ne joue pas, sois toi-même!» Après, j'ai un peu appris mon métier. Mais c'est le cinéma qui est venu à moi. J'ai toujours dit que j'étais un miracle... ou un accident.

– Quarante-cinq ans de carrière, une centaine de films. Il y a des chefs-d'œuvre, des rencontres, des souvenirs, mais aussi la création du personnage Delon, dont vous dites parfois qu'il vous dépasse...

– Même si je n'aime pas cette expression, c'est bien la rançon de la gloire. Ce métier vous prive d'anonymat, complètement, et vous renvoie à la solitude. Si l'on ne peut pas l'accepter, il faut faire autre chose. C'est un choix de vie, un choix de carrière, même si ce n'est pas facile. M^{me} de Staël disait une chose bouleversante: «La gloire est le deuil éclatant du bonheur.» Le bonheur et le succès, cela ne va pas ensemble, elle l'avait très bien compris, et très bien exprimé.

– Votre carrière et votre popularité exceptionnelles vous ont-elles confronté à cette antinomie plus durement que d'autres?

– Je pense que oui, mais c'est comme ça. On a droit au triomphe ou au bonheur, mais pas aux deux. La vie vous reprend d'une main ce

qu'elle vous donne de l'autre, et c'est assez naturel. Vous ne pouvez pas vivre cinquante ou cent vies quand d'autres gens n'en vivent qu'une, connaître d'extraordinaires moments d'exaltation sans en payer le prix. Il n'y a pas à se plaindre. Et je reste convaincu que je fais le plus beau métier du monde, le plus fascinant.

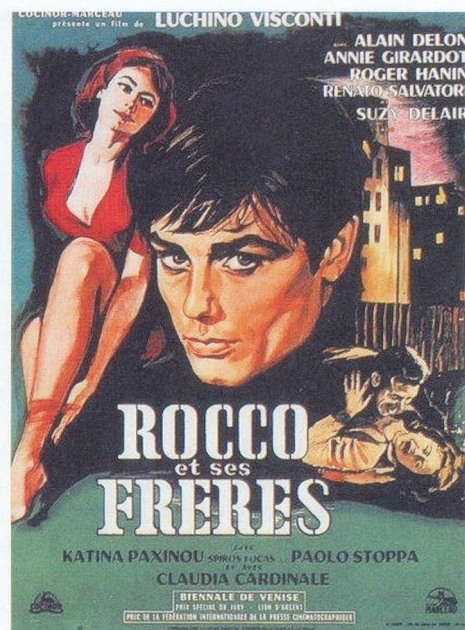
– Y a-t-il des choix, que vous avez faits ou que vous n'avez pas faits, et que vous regrettez aujourd'hui?

– Dès qu'ils sont arrivés, mes enfants sont devenus ma priorité. Anouchka, c'était il y a douze ans, et Alain-Fabien, trois ans plus tard. J'ai levé le pied. Oui, j'aurais pu tout arrêter pour mes enfants. Mais je crois qu'ils l'auraient regretté. Ils sont conscients de ce que je fais, de ce que suis, et ils en sont fiers. Mon fils Alain-Fabien a tourné avec moi dans *Fabio Montale*. Il m'a dit: «Je serai acteur, comme papa.»

– L'idée que vos enfants marcheront peut-être dans vos pas vous fait-elle peur?

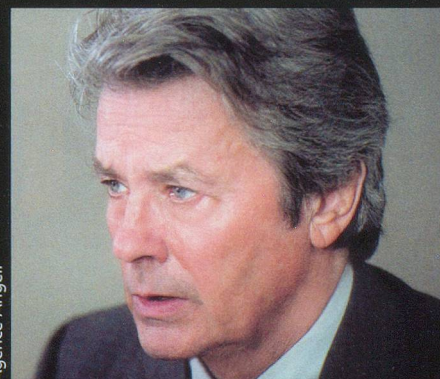
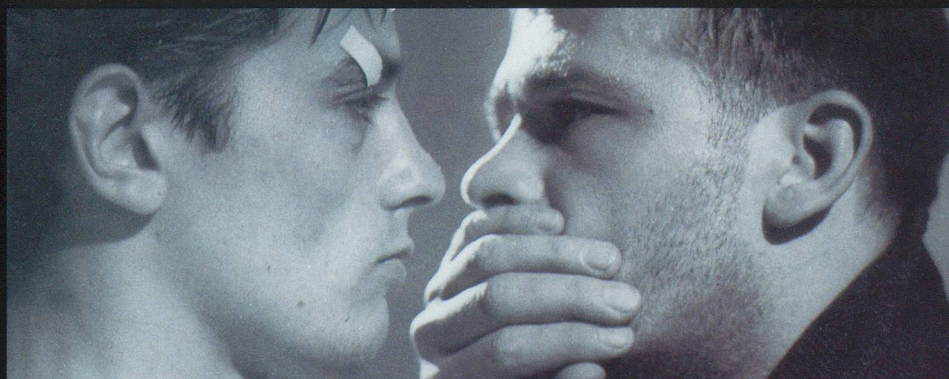
– Comment pourrais-je les empêcher de faire le plus beau métier du monde, même s'ils doivent en souffrir? Tout le monde souffre dans la vie, pas seulement les acteurs. Si j'étais un acteur raté, aigri, frustré, je pourrais tenter de les décourager, mais pas avec ma carrière! L'été prochain, je tournerai avec ma fille Anouchka. Si elle me dit: «Ce métier, c'est ma vie», je ne pourrai que lui répondre: «Vas-y, mon amour!»

– Que souhaitez-vous transmettre avant tout à vos enfants?



La filmographie

La filmographie d'Alain Delon compte une centaine de films: de nombreux chefs-d'œuvre, des succès commerciaux aussi. Il fut Rocco, Borsalino, Monsieur Klein, il fut Casanova, il fut aussi souvent un flic, quelquefois un voyou. A contre-emploi, il osa se remettre en question dans des œuvres aussi remarquables que *Nouvelle Vague* de Godard, ou *Notre Histoire* de Bertrand Blier. Lorsqu'on lui demande quels sont ses cinq films préférés, Alain Delon mentionne *Rocco et ses Frères* et *Le Guépard*, «parce que c'était Visconti», *Plein Soleil*, «parce que c'était René Clément», *Le Professeur*, «parce que Mastroianni avait refusé le rôle, et que je me suis félicité toute ma vie de l'avoir accepté» et enfin *La Piscine*, «pour Romy Schneider»...



Portrait

– Rien d'autre que la vie de famille, l'amour et le respect des parents. Mes enfants sont magnifiques. Ils sont encore à un âge où tout est tellement beau. Après, ils changeront d'eux-mêmes, ils grandiront. Jusqu'à maintenant, la vie était simple: papa, maman, dormir, manger, aller à l'école, jouer. Quand ils me disent: «On va jouer», rien ne me touche plus

que leur innocence. Ce que je m'évertue à leur rappeler, c'est qu'ils n'ont qu'une maman, qu'un papa, et qu'il faut aussi se respecter entre frère et sœur. Et ils s'adorent! Je leur dis aussi qu'il faut de la volonté et bien travailler pour faire plus tard ce dont ils auront envie. Je les sens bien dans leur peau, pas pourris, pas gâtés, pas exposés. Mes enfants, tous les trois d'ailleurs, sans oublier Anthony, sont ma plus belle réussite, ma plus belle fierté.

– Vous avez déclaré qu'on ne vous verrait jamais ni vieux ni laid. La vieillesse vous fait-elle peur?

– Je me retirerai avant de ne plus être présentable. C'est une question de respect vis-à-vis de mon public et vis-à-vis de moi-même. Je ne supporterais pas de me voir – et qu'on me voie – brisé, cassé, laid, vieux ou pochard, ayant fait le film de trop, le combat de trop. Je pense

à des stars comme Garbo ou Marlène Dietrich qui ont été adulées, qui ont été des sex-symbols et qui ont voulu laisser une certaine image d'elles en ne se montrant plus. Pour une femme, c'est encore infiniment plus difficile que pour un homme.

Quand je dis que je ne me montrerai jamais vieux et laid, j'entends par là malade, impotent. Car on peut être très beau à 90 ans. Dans ce cas-là, je ne me cacherai pas, mais je ne ferai plus ce métier.

– Vieillir, est-ce plus difficile quand on est un personnage public et célèbre?

– Quand on est un homme, je ne crois pas. Je viens d'avoir 67 ans et on me dit régulièrement que je suis mieux qu'avant! Je considère que j'ai vraiment beaucoup de chance. Pour une actrice, avoir cet âge-là, c'est tout à fait différent. Je pense par exemple à Brigitte et je me dis que ce doit être très difficile, aujourd'hui, d'avoir été Bardot...

– N'avez-vous pas le sentiment que les gens ont aujourd'hui une autre image de vous, qu'ils sont plus gentils, que les critiques s'adoucissent, alors que les médias ne vous avaient jamais épargné?

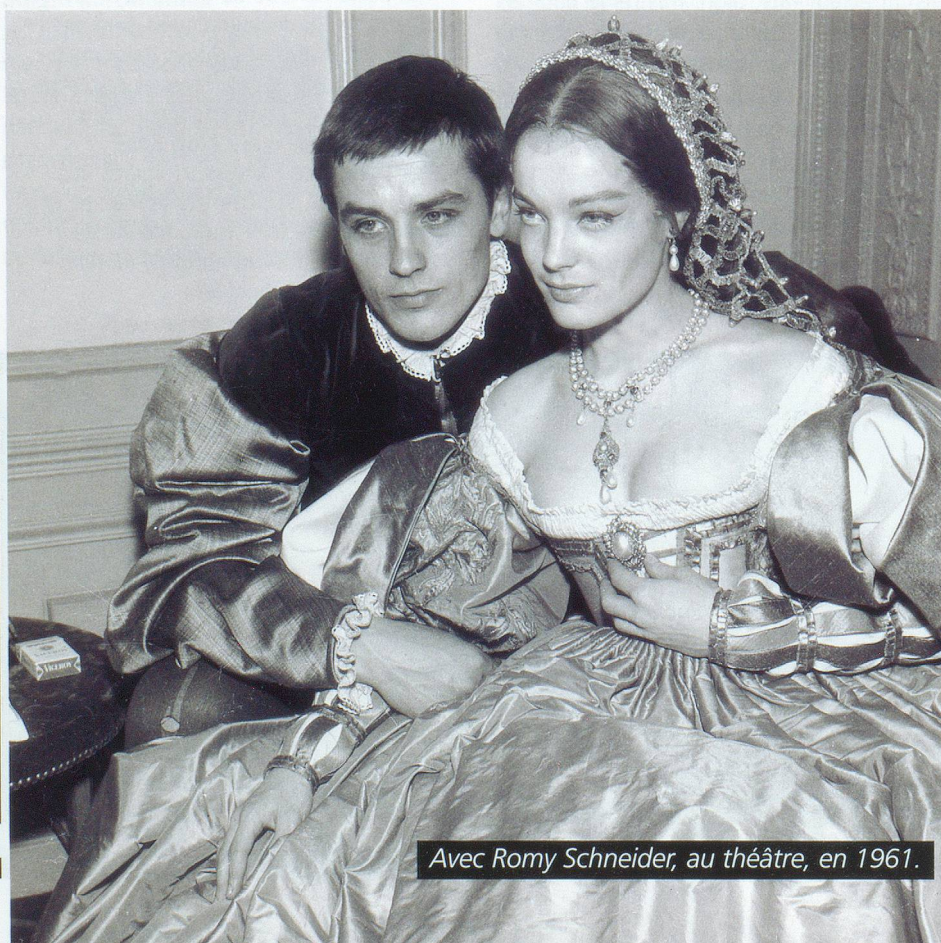
– Il y a deux formes de critique, celle que l'on adresse à l'acteur et celle qui vise l'individu. Pour ce qui me concerne: le professionnel, personne ou presque n'y touche. Par contre, il arrive que mon personnage ne plaise pas. Cela me vaut des inimitiés, mais je connais aussi de merveilleuses amitiés. Qu'on m'aime ou qu'on me déteste, franchement, je m'en fiche un peu. Il est vrai qu'avec le temps, il me semble que les gens font preuve envers moi de davantage de considération. J'apprécie tout en étant surpris. Vous savez, dans ma tête et dans mon cœur, je suis resté un enfant. Je crois que c'est le secret du succès. C'est mon ami Roger Hanin qui m'a fait remarquer cela il n'y a pas longtemps. Il m'a dit: «Je viens de percer ton secret, au fond tu es resté un enfant.» Il m'a bouleversé, parce que c'est la vérité.

– Quelle relation entretenez-vous avec cet enfant qui continue de vous habiter?

– C'est une relation conflictuelle, jour après jour! C'est très dur de se sentir comme un enfant et de devoir paraître en permanence, de devoir être encore mieux que ce que les gens attendent de vous, de jouer un personnage. Il faut que je sois radieux, il faut que je sois le roi-soleil. C'est très dur lorsque, au fond de soi, on n'est pas bien. Cela dit, rester un enfant, c'est aussi garder son humilité. Il y a trop de jeunes vedettes qui jouent à l'homme, à l'acteur, à la star et qui ne passent plus les portes. Les faux grands sont des gens horribles. Les vrais grands, jamais. Ce sont les plus humbles et les plus simples.

– La solitude est-elle votre refuge?

– Oui, car je ne peux plus supporter les gens, la ville, l'agitation. Je ne suis bien que seul, je veux dire seul avec des gens que j'aime. J'ai aussi compris, il y a longtemps déjà, que



Avec Romy Schneider, au théâtre, en 1961.



Agence Angell

Au-delà des apparences... il y a «Monsieur Delon»

La veille, il interprétait un Delon radieux, un personnage en représentation devant un parterre de journalistes. Le lendemain, il serait un père comme tant d'autres pères séparés, impatient de retrouver ses enfants. Ce jeudi-là, j'avais rendez-vous avec un être vrai, sincère, déchiré mais pudique, avec un homme de parole. Soit, il fut un temps où la réputation

de Delon était telle que le fait de décrocher une interview du monstre sacré vous valait moins de jalousie que de compassion. Fascinante, mais pas vraiment commode, la star en imposait. Depuis, quelques années ont passé, ces années qui rendent légitime un regain de considération. Aujourd'hui, on dit plus volontiers «Monsieur Delon» à cet artiste d'exception qui, à 67 ans,

fait désormais partie du patrimoine commun. Et si l'on est pris de vertige en parcourant sa filmographie, en se remémorant les noms de celles et ceux qui furent ses partenaires ou ses maîtres, c'est pourtant la simplicité qui l'emporte quand on se trouve face à l'ami. Oui, il est un mythe vivant. Il est aussi un père, soucieux de transmettre à ses enfants le respect d'autrui et la

passion de vivre. Il est surtout un solitaire: dans sa campagne, il apprivoise les passereaux et il a choisi, parmi ses arbres et les sépultures de ses chiens, de construire son tombeau. Sous la carapace de Monsieur Delon vit encore un petit garçon, aux prises avec ses blessures d'enfance et un reste d'innocence...

C. Pz

Delon avait dépassé Alain. A partir d'un certain point, vous ne vous appartenez plus. Mais il faut assumer.

– Depuis une trentaine d'années, vous avez une maison à Genève. Vivez-vous plus légèrement en Suisse ?

– Dès que je pose le pied à Genève, je me sens mieux, je respire. Ici, on me fiche la paix. On me reconnaît, on me fait un petit signe, et c'est tout. Et puis, il n'y a pas ici cette agressivité permanente, devenue absolument insupportable dans une ville comme Paris.

– Quels liens gardez-vous avec Genève ?

– J'y vis toujours, j'y ai ma maison. Mais il est vrai que j'y suis un peu moins présent. J'ai connu les moments les plus heureux de ma vie quand je vivais à Genève en famille, avec mes

enfants et leur mère, et que j'emmenais mes petits le matin à l'école. Mais parce que la vie n'est pas toujours comme on la rêve, parce qu'elle n'est jamais si simple, mes enfants sont aujourd'hui scolarisés en Hollande. Quant à moi, je travaille en France, et je vis entre Paris, ma propriété de Douchy dans le Loiret et Genève, où je dois avouer que je suis moins heureux seul aujourd'hui que je ne l'étais auparavant en famille. Cependant, je me sens toujours des liens de cœur avec Genève. Je suis aussi très fier d'avoir obtenu la nationalité suisse, après l'avoir longtemps voulue, attendue, même si je la souhaitais surtout pour mes enfants, comme une manière de leur donner la liberté en cadeau, une sécurité pour l'avenir.

– Quel est votre état d'esprit aujourd'hui ?

– Je pense à mes enfants que je vais retrouver demain. J'aurais tellement voulu leur offrir une famille unie. Mais ils sont avec moi chaque jour de ma vie. Il n'y a pas un matin, pas un soir où je ne pense à mon fils et à ma fille. Lorsque je peux aller les chercher en Hollande pour quelques jours de vacances, c'est mieux que tout. Pour eux, j'annule tout, j'arrête tout et nous partons pour Disneyland ou pour la campagne. Et tant pis pour les gens qui ne le comprennent pas ! Du reste, neuf fois sur dix, lorsqu'on me sollicite, c'est en réalité aux autres que je rends service. Un article de plus, une émission de plus ne changeront rien ni à ma vie ni à ma carrière. Lorsque je dis oui, c'est que j'ai envie de faire plaisir.

Propos recueillis
par Catherine Prélaz

Agence Angeli

